

Paroles et musiques, par René Bourdier

A Bobino

Monique Morelli sort de sa nuit

VOICI enfin Mme Monique Morelli installée pour trois semaines à Bobino. L'événement mérite d'être marqué d'une pierre de Lune. Ainsi donc, notre patience — cet « art d'espérer », disait Vauvenargues — est récompensée : après avoir de longues années obéi à un ordinateur fou, la chanson a pour de bon retrouvé son orbite naturelle.

Je parle à mon aise de patience... Lorsqu'on écrira plus tard l'histoire des talents étouffés, Mme Morelli aura droit à un chapitre entier — et ça lui fera une belle jambe, à cette amoureuse passionnée de la chanson qui n'a guère, jusqu'ici, été payée de retour, si ce n'est en monnaie noire d'ingratitude. Car — je ne suis pas certain que le public en ait conscience, et il aurait bien des excuses à son ignorance — le nom de celle qui, aujourd'hui, se paie un trac de débutante, devrait en justice briller depuis dix bonnes années au fronton de nos music-halls. J'aimerais que le spectateur songe à ceci, lorsqu'il la voit s'approcher du micro. A tout ce temps broyé, irrémédiablement envolé. A l'éclatante carrière qui aurait été la sienne si la chanson n'avait un jour perdu la tête. A ce « départ », enfin, qu'elle doit à l'amitié de M. Georges Brassens, qu'une autre qualifierait de *revanche*, dans lequel elle ne voit, elle, qu'une péripétie heureuse, un réchauffant coup de soleil.

Elle est comme ça, Mme Morelli. Sans une ombre d'amertume. Prête,

toujours, à dire merci à la vie. Pourvu qu'elle ait chansons à la peinture de son talent, heureuse aussi bien sur la scène minuscule de son cabaret (1) que sur le plateau de la rue de la Gaîté. Préférant donner que recevoir, elle a le cœur sur la gorge (« Cette fille de Béthune, a dit d'elle M. Albert Vidalie, est le chauffoir de l'amitié malheureuse », et ce cœur étonnamment préservé, elle le partage entre les auteurs qu'elle interprète et le public devant lequel elle se produit.

Un bonheur grave

Quand on se pose, comme je le fais, des questions à propos de son destin de chanteuse, on en viendrait presque à accuser la qualité de son répertoire. Qu'avait-elle à gagner à chanter les poètes quand les guitares électriques assassinaient le verbe ? Sur le plan de sa carrière, rien. Cela, elle le savait. Elle s'entêtait pourtant, comme s'entêtait Van Gogh dans sa peinture maudite. Parce que chanter, pour Mme Morelli, c'est accomplir un acte de foi — et que la foi fait mauvais mariage avec le négoce.

Elle doit penser aujourd'hui avec la chère Marquise que « le monde n'a point de longues injustices » puisque tout finit par arriver, et le bonheur à qui le mérite. C'est bonheur pour elle que d'être sur cette scène de Bobino avec ses poètes ; de chanter ceux qu'elle a toujours aimé chanter : Mac Orlan, Seghers, Vidalie, Bérinmont, Aragon, exprès pour elle mis en musique par M. Lino Léonardi — ou Brecht (« La Fiancée du pirate ») qui lui réussit moins bien. Non pas bonheur éclatant qui, sur-le-champ, trouverait écho dans la salle. Mme Monique Morelli, au contraire, contient le sien, qui est grave, et c'est le public qui, doucement, vient à elle — apprivoisé, non point vio-

Bernard Dimey et Robert Rocca

La partie est difficile, et chaque soir doit être repris l'effort de la veille. Dans trois semaines, nous saurons si Mme Morelli est vraiment sortie de sa nuit. On voudrait en être sûrs, on aimerait l'y aider. Ainsi, me semble-t-il, lui serait-il profitable d'annoncer les chansons qu'elle interprète, et de chacune d'elle dire quelques mots qui la situeraient dans l'œuvre du poète, voire dans le temps (ce qui me paraît tout à fait indispensable dans le cas de *Santa Espina*, d'Aragon, poème sur le sens duquel — la mise en croix de l'Espagne est une tellement « vieille » histoire... — le public se méprend radicalement). Et il y a son écharpe rouge, que je n'ai jamais aimée, dont je sais que la lui faire abandonner serait comme si on lui arrachait la voix, mais dont il faut bien dire qu'elle est un accessoire ici plutôt nuisible. Nuisible parce qu'après avoir « braqué » le spectateur (« Zut, une chanteuse anarchiste ! »), il retient captive l'attention de ce dernier alors que les textes dits par Mme Morelli exigent une écoute constante et recueillie.

Je ne pense pas que Mme Monique Morelli — qui a toujours montré une belle santé morale — soit fétichiste. Qu'elle essaie, un soir, de se présenter sans cet accessoire désuet. Je prédis qu'elle s'en félicitera.

Une dernière remarque, qui concerne l'éclairage. J'ignore qui en est responsable, mais le flot de lumière blanche dans lequel baigne Mme Morelli ne va pas du tout au teint de ses chansons. Il fallait jouer des couleurs et des ombres, lui sculpter un masque presque *intimiste* (le seul effet de couleur tenté dans *Santa Espina* est désastreux ; le soleil rouge qu'on lui plaque sur le visage n'est vraiment pas fait pour « conditionner » le spectateur). Ce sont là des points faibles qui ne retirent rien au talent de l'artiste, mais que je me devais de signaler. Peut-être, ainsi, aurai-je aidé Mme Monique Morelli à sortir de sa nuit.

M. Bernard Dimey — pour qui ça n'avait pas très bien marché la veille de la générale — a remanié son tour et obtient, avec ses bouquets rimés, sa barbe d'oursin apprivoisé et sa bedaine de bon vivant, un succès mérité. Il sait être drôle avec esprit, tendre avec humour, cocasse avec bonhomie, rosse avec doigté.

Dans cette première partie que présente M. Jean-Paul Hubert, inventeur et seul utilisateur du « mimographe », M. Robert Rocca et son « assistant », M. Jean Lacroix, se taillent la part du lion. On s'en serait douté. J'ai déjà dit ici ce que je pensais de M. Rocca — le plus courtois de nos chansonniers — et de ses irrésistibles montages cinématographiques. Le public, ravi de cette nouvelle façon de lui montrer Guignol, rit abondamment. C'est que la farce, jamais méchante, fait mouche à tout coup.

En seconde partie, bien entendu, toujours M. Georges Brassens qui intensifie encore son marathon, étant passé de vingt-deux à vingt-quatre ou vingt-cinq chansons, et qui remporte toujours son même immense succès. Son bassiste, M. Pierre Nicolas, est un peu triste : on lui a volé sa voiture et son instrument. Avec la première, les emprunteurs se sont simplement offert une petite promenade, avec le second ils ont pris la poudre d'escampette. Les luthiers et marchands d'instruments de musique sont prévenus : si « grand-mère » — le nom sous lequel tout le métier connaît la contrebasse de M. Nicolas — est en « cavale », c'est à son corps défendant. Qu'ils ne la laissent surtout pas repartir. Il est à peine nécessaire de préciser que M. Nicolas est prêt à pardonner à son voleur.

Les Lettres françaises
3 décembre 1969